

Le rapport à l'argent des Tziganes de Hongrie, sous le regard de l'ethnologue

Les données ethnographiques que je présente ici proposent une variante intéressante des idées européennes quant au rapport entre le commerce, l'usage de l'argent et la morale. Les Tziganes de langue romani parmi lesquels j'ai vécu en 1985 se livrent avec passion au commerce et n'ont aucun scrupule à voir dans le désir de richesse une ambition parfaitement légitime. Toutefois, leurs idées en matière de commerce diffèrent considérablement de celles communément reçues en Europe (...).

En visite au campement des Tziganes hongrois où par la suite je devais vivre, la toute première chose que je vis fut une foule d'hommes dans un terrain vague, se pressant autour d'une couverture où deux hommes étaient assis face à face. Par terre à côté d'eux, de grosses liasses de billets de banque, des milliers de forints, environ douze mois de salaire, me sembla-t-il, qu'ils s'apprêtaient à jouer ce soir-là au vingt-et-un. J'étais l'hôte d'une famille apparentée à l'un des joueurs, lequel apparut vers minuit, triomphant, presque ivre de joie d'avoir plumé son adversaire. Il voulait prendre un taxi pour aller en ville apporter à boire aux gens de sa famille étendue. Ne rencontrant pas grand succès, il partit à la recherche de son beau-frère. Lorsqu'il fut hors de portée, mes hôtes me dirent que, s'il se pavanait et pérorait comme un homme riche, on allait le voir réapparaître d'ici la fin du week-end, mendiant de quoi subsister jusqu'à sa prochaine paye. (...) Mais cette passion du jeu est pour les Tziganes bien autre chose, et bien plus que pure insouciance envers leurs misérables biens.

Ce ne fut pas seulement en rapport avec le jeu que je m'avisai de différences troublantes entre l'attitude des Tziganes envers l'argent et la mienne. Ici l'argent n'est en rien un objet « sordide », à garder hors de vue et dont il convient d'éviter de parler en public – un sujet « honteux ». Les Tziganes, hommes et femmes, sont fiers de vous dire (en exagérant) combien ils ont gagné dans telle ou telle transaction, ou dépensé en biens de consommation. Lorsque les gens projetaient un voyage à l'étranger, ils mentionnaient toujours les bonnes affaires qu'ils comptaient faire à leur retour avec les objets qu'ils allaient rapporter, me laissant l'impression que le but du voyage était purement commercial. Les plus riches me disaient leur satisfaction de porter sur eux des sommes énormes (la valeur, et plus, de trois chevaux de race), au cas où l'occasion se présenterait de faire une partie. Et à ce propos, ils font souvent valoir la différence entre leur attitude de spéculateur avisé, toujours à l'affût d'un bon coup, et la prétendue frilosité financière des paysans et des non-Tziganes (le terme *Gadjé* s'applique aux deux indifféremment).

Un petit geste, mais parlant, illustre ces attitudes : ainsi disait-on volontiers qu' « avoir les mains qui vous démangent » c'est signe de gain imminent, l'avant-goût de l'argent se trouvant dans vos paumes, lesquelles donnent et prennent. De manière générale, aux activités commerciales on attribue une valeur presque illimitée. Il m'arriva un jour d'acheter pour presque rien des piments forts en fin de marché, et peu après de rencontrer un homme qui, arrivé tard, avait besoin de ces piments pour un repas de baptême qu'il organisait impromptu. Il m'en offrit un prix qui dépassait de beaucoup ce que j'avais payé, et les autres Tsiganes présents m'engagèrent à les lui vendre. J'étais, quant à moi, plutôt embarrassé de profiter de la situation, mais personne d'autre, et lui moins que quiconque, ne donna le moindre signe d'avoir compris mes réticences à me faire quatre sous sur le dos d'un ami.

La valeur du commerce ne tient pas uniquement au fait de l'argent qu'on en peut tirer, car il semble qu'on cultive délibérément une attitude insouciant envers le geste même de dépenser. Aux petits Tsiganes, aux garçons surtout, les parents donnaient plus d'argent de poche par jour que n'en reçoivent les enfants hongrois de moyenne bourgeoisie pour le mois entier. Nul ne leur demandait des comptes et, hormis moi, nul ne paraissait le moins du monde choqué de voir les gamins rassemblés devant la maison jouant à une forme simplifiée de vingt-et-un pour de l'argent. Une même absence de « honte » concernant l'argent s'observe durant les longues séances de chant choral entre hommes, un des grands moments de la vie sociale tsigane. Des chants – des lamentations lyriques – dont on peut dire sans exagération qu'ils ont pour thème premier l'argent et le large usage qu'on en fait.

Ces détails ethnographiques sembleraient suggérer une conception du monde où l'argent et sa circulation sont associés sans équivoque avec le bien commun, à la différence de notre propre discours qui tend à associer l'argent aux intérêts privés tenus pour opposés à ceux de la collectivité.

Michael Stewart « La passion de l'argent. Les ambiguïtés de la circulation monétaire chez les Tsiganes hongrois », *Terrain, revue d'ethnologie de l'Europe*, n°23, octobre 1994, « Les usages de l'argent ».